

Enquête sur un tabou

Extrait du texte de Christian Duverger, publié dans la revue L'Histoire, de septembre 2004.

Les sacrifices humains ont été pratiqués par toutes les civilisations de l'Amérique précolombienne. Le cas des Aztèques nous fait comprendre ce phénomène massif qui se trouvait au centre de l'organisation sociale et des croyances de ces peuples.

« Ils étaient nus, tels que leur mère les avait mis au monde ». C'est ainsi que Christophe Colomb entame le récit de sa première rencontre avec les hommes du Nouveau Monde. Le Génois poursuit sur un ton où se mêlent l'étonnement et la condescendance : « Les femmes aussi allaient nus; je n'en vis cependant qu'une seule, extrêmement jeune; tous ceux que je vis étaient des jeunes gens; aucun n'avait plus de trente ans. Ils étaient bien bâtis, avaient de beaux corps et de belles figures, des cheveux presque aussi épais que des crins de cheval. Ils portaient les cheveux coupés court au-dessus des sourcils à l'exception d'une mèche, à l'arrière de la tête, qu'ils laissaient pousser sans la couper. Certains étaient peints en brun, d'autres en blanc, d'autres en rouge, d'autres avec ce qu'ils avaient trouvé. Certains s'étaient peints le visage, d'autres le corps, d'autres seulement les yeux, d'autres seulement le nez.

« Ils ne portent point d'armes car ils n'en connaissent pas. Je leur ai montré des épées et ils les prenaient par le fil et se coupaient en toute ignorance. Ils n'ont pas de fer (...). »



Ce texte de 1492, (...) allait durablement marquer la vision européenne des Amérindiens, donnant naissance au mythe du bon sauvage, doux et pacifique (...).



L'empire aztèque, de 1492 à 1521

À l'opposé, après la chute de Mexico en 1521, les témoignages des conquistadors rendent un autre son : dans la capitale aztèque, les temples dégoulinent de sang humain, des prêtres font au Soleil des offrandes de cœurs palpitants et de macabres édifices portent les têtes embrochées des suppliciés.

Depuis le XVI^e siècle, certains historiens ont minimisé la part de la pratique des sacrifices humains dans les sociétés indigènes précolombiennes, préférant fermer les yeux. Au risque de briser certains tabous, il convient d'affronter la vérité et d'accepter la part sacrificielle de ces civilisations.

LES AZTÈQUES

La meilleure façon d'aborder les sacrifices est incontestablement l'étude de la société aztèque, qui, à l'arrivée de Cortès au XVI^e siècle, pratiquait les rituels du sacrifice depuis plus de 3000 ans.

En effet, à la lecture des multiples sources qui ont décrit ces sacrifices, il nous est permis de croire que le sacrifice aztèque n'est ni rare, ni exceptionnel. Il relève au contraire d'une pratique aussi répandue que fréquente.

Le sacrifice prend place en réalité dans presque toutes les fêtes et cérémonies publiques. On trouvera donc des sacrifices humains dédiés au dieu du maïs comme au dieu de la chasse, aux vieilles déesses mères comme aux jeunes divinités érotiques, aux entités célestes comme aux forces de la nature. On fera des sacrifices pour les marchands de bois, les orfèvres, les musiciens, etc. On fera des sacrifices pour la pluie ou le vent, le Soleil ou la Lune, les champs ou les montagnes...



Et toujours avec un impressionnant luxe de mise en scène et une débauche de participants en habits d'apparat.

LES VICTIMES : DES CAPTIFS DE GUERRE

La première interrogation tient à l'identité des victimes. Comment pouvait se faire un tel « recrutement ». Nous avons la réponse : la très grande majorité des personnes immolées sont des captifs de guerre. Encore faut-il être précis. Même s'il a existé dans l'Amérique ancienne des guerres de conquête, des conflits territoriaux ou de véritables rébellions, les autels ont été pourvus par une forme de guerre particulière, connue chez les Nahuas ou le nom de « guerre fleurie » ou « guerre-jeu ».

Il s'agit d'un exercice ultracodifié et très ritualisé qui voit s'affronter deux camps (généralement alliés), à la seule fin de procéder à la capture de prisonniers. La règle de jeu était simple : on ne se tue pas sur le champ de bataille; le combat consiste en une multitude de duels; le but est de parvenir à maîtriser l'adversaire en le saisissant par une longue touffe de cheveux que chaque guerrier porte à cet effet derrière la tête. Le captif est alors ligoté et amené dans le camp de son vainqueur. Il est ensuite transféré dans la cité où doit avoir lieu le sacrifice et, là, il est remis aux mains des prêtres qui vont se charger de l'administration de la mort sacrée.

UNE CÉRÉMONIE TRÈS RITUALISÉE

Le sacrifice humain aztèque se décompose en trois temps : les préludes, la mise à mort et le traitement de la dépouille. Chaque sacrifice s'inscrit dans une fête requérant une longue préparation qui voit les futures victimes endurer des stimulations extrêmes : danses interminables, processions, jeûnes, mais aussi des exercices ludiques épuisants. Certains rituels sanglants, comme le *gladiatorio*, s'apparentent à de véritables tortures par lacération.

Ces traitements de choc ont une double finalité. D'une part, ils constituent une offrande d'énergie vitale qui fait partie de l'esprit des sacrifices; d'autre part, associés à l'ingestion de drogues abrutissantes, ils visent à amener les captifs dans un état d'hébétude et d'épuisement rendant possible la mise à mort.

Car le scénario qui attend la victime est des plus cruels et il eût été impensable de l'infliger à un individu en pleine possession de sa conscience.

Dans le rituel aztèque, la victime titubante, couverte de plumes blanches, est accompagnée jusqu'à la plate-forme supérieure du temple; là, elle est renversée dos à une pierre cylindrique, au bout arrondi, dressée verticalement au sommet de la pyramide.

Quatre officiants maintiennent le supplicié par les membres tandis qu'officie le prêtre. Il incise la poitrine de l'homme sous les côtes, plonge ensuite sa main dans les entrailles de la victime pour saisir le cœur encore palpitant; il sectionne alors l'aorte et la veine cave avec un couteau de silex.



Le cœur extrait est immédiatement placé dans un récipient et offert au Soleil, tandis que le sang versé inonde la pyramide et ruisselle jusqu'au sol. Le corps est finalement jeté au bas des marches alors que déjà, un autre prisonnier agonise en haut du temple.

La dépouille d'un sacrifié revient à celui qui l'a capturé. Le corps inerte subit d'abord une décapitation : la tête est offerte à la communauté. Tous ces trophées sont embrochés par les tempes sur de longues perches horizontales, installées sur un monument conçu pour cet usage, le *tzompantli*. Chez les Aztèques, le trophée est d'ordre collectif. Le reste du corps est démenbré; le tronc et les viscères sont jetés, mais les quatre membres sont consommés : la cuisse gauche, perçue comme une part divine, est réservée au souverain.



La consommation de la viande humaine s'entoure de codes et d'interdits. La chair des

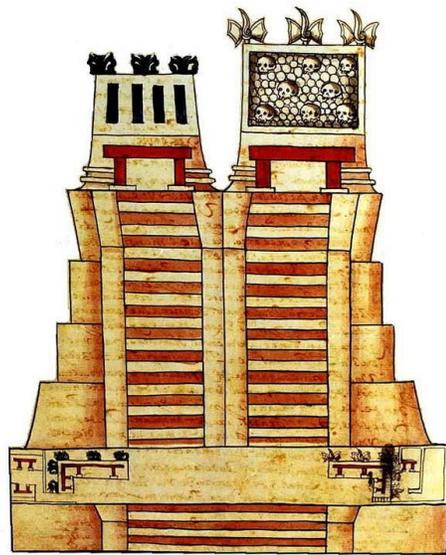
sacrifiés doit ainsi être bouillie et servie sans piment. Aussi, le guerrier qui a pris le captif n'a en aucun cas le droit d'en manger.

UNE PRATIQUE MASSIVE

L'un des aspects les plus effrayants du sacrifice aztèque tient à sa dimension quantitative. Quelle que soit la fête du jour, le sang coule à flots. C'est pas dizaines, voire par centaines que les victimes sont immolées, happées par la mécanique festive qui réclame tous les vingt jours son tribut de cœurs humains. À cet engrenage obsédant s'ajoutent encore des célébrations exceptionnelles comme les inaugurations de monuments ou les intronisations.

Tous les textes du XVI^e siècle relatent comment, en 1487, le souverain mexicain Ahuitzotl fit immoler quelque 20 000 personnes pour inaugurer le Grand Temple de Mexico dont il venait d'achever l'agrandissement. Certaines chroniques parlent même de 80 000 captifs tués au cours des quatre jours que durèrent les festivités. Probablement s'agit-il là d'un sommet. Mais globalement, le nombre de sacrifiés ne semble pas avoir été un élément important du rituel.

Si on met ces chiffres en rapport avec la démographie de l'époque, il est à noter que les grandes villes européennes du XVI^e siècle comptent 30 000 à 45 000 habitants tandis que le Mexique préhispanique serait constitué de 3 à 6 millions de personnes.



CONCLUSION

De fait, dans toutes les sociétés de l'Amérique préhispanique, on sent une anxiété profonde et obsédante à l'égard de l'avenir du monde. Le sacrifice humain n'est qu'une part des croyances et pratiques religieuses de l'époque : on immole aussi des animaux, on brûle de l'encens, on offre aussi de l'énergie sous forme de dépense physique, à travers des jeux rituels, des courses, des danses.

Au fond, ces peurs et ces croyances sont-elles si éloignées de la religion apportée par les Espagnols? On peut considérer que, dans le choc de la Conquête, l'acceptation du christianisme par les anciens Mexicains a été largement induite par les similitudes des deux religions. Pourquoi les Aztèques se seraient-ils sentis étrangers à ce dieu sacrifié dont la chair et le sang nourrissaient les fidèles?